

Richard Russo

L'empire



Prologue

Il ne pouvait plus marcher. Il s'était affalé à même le sol sec et dur de cette rue déserte. Lui seul savait qu'il dormait même s'il n'en était pas sûr. Peut-être avait-il été victime d'un malaise ou était-ce à cause du froid ? Il ne voyait plus personne autour de lui. Il devait marcher sans s'arrêter pour ne pas succomber à la température glaciale. Des pensées morbides commençaient à envahir son esprit. Il fallait les chasser au plus vite. Ne pas céder maintenant. Trouver au plus vite quelque chose de positif à laquelle se raccrocher. Peut-être que le souvenir d'un bon bain chaud allait suffire pour puiser un peu plus de forces au plus profond de son corps ? Il fallait aller jusqu'au bout. La victoire serait à la fin du chemin parcouru. Au début, la fatigue croissante l'avait empêché de ressentir la moindre faim même après avoir marché plusieurs heures dans le froid. Sans même avoir couru, la sueur commençait à couler sur son front. Ses aisselles continuaient à s'humidifier

malgré le froid toujours piquant. Les relents devenaient de plus en plus persistants. En même temps, l'envie, longtemps refoulée, de se déshabiller commençait à s'intensifier. Il pouvait paraître paradoxal d'avoir aussi chaud alors que les températures ne devaient certainement pas dépasser les quatre degrés. Fallait-il continuer à supporter l'insupportable pour éviter de tomber malade ? Les gouttes de sueur perlaient de plus belle. Qu'allait-il se passer lorsque cette sueur allait commencer à s'évaporer au-delà de la fine couche de protection offerte par les vêtements portés ? C'était trop tard pour abandonner. Il fallait continuer encore et encore. Pendant combien de temps fallait-il encore marcher ? Que des champs aux alentours... Tête baissée, en raison de la fatigue et pour éviter de se laisser aller par la mélancolie dégagée par ce morne paysage, il continua à avancer sans faire plus d'effort. Avare de son énergie, il voulait en économiser le plus possible. Depuis qu'il avait cessé de compter les bornes kilométriques dépassées, la quantité d'eau perdue au cours de sa marche était devenue son seul repère. Sans montre, seule la lumière naturelle l'aidait à évaluer, très largement, le temps passé. Arrivé au sommet d'une colline, il porta sa main en visière au-dessus de ses yeux. Il commença ensuite à tourner sur lui-même et à regarder au loin la ligne d'horizon. Il stoppa sa rotation dès qu'il aperçut un point lumineux ou plutôt un demi-point qui brillait entre la

terre et le ciel. Il s'assura qu'il s'agissait bien d'un point fixe avant d'inspirer une nouvelle fois profondément comme pour se donner du courage. La route allait être longue, mais il fallait bien la reprendre pour retourner chez soi. Tel était le prix à payer pour cette escapade en solitaire. C'était bon de vivre comme d'anciens aventuriers qui n'étaient plus de ce temps, mais était-il vraiment nécessaire de venir jusqu'ici à pied ? Alors qu'après un arrêt, le froid s'était une nouvelle fois fait ressentir, l'effort de marche, somme toute relatif eu égard aux véritables aventuriers, commençait à réchauffer son corps tout entier alors en mouvement. Sans ses mains dans les poches, le bout de ses doigts aurait commencé à démanger en raison des engelures provoquées par le froid. Marcher le plus vite possible vers ce point lumineux... D'ailleurs, ce n'en était plus un. Lorsqu'il leva la tête une nouvelle fois pour regarder au loin, il distingua alors des formes qui ressemblaient à de hautes tours. Après avoir pu retrouver la civilisation sans aucun moyen de navigation, il s'était senti capable d'atteindre avant la fin de la journée ce qu'il espérait profondément être une ville. Il choisit d'allonger ses foulées pour parcourir un peu plus de distance plutôt que de multiplier le nombre de pas. Il n'allait quand même pas se mettre à courir dès si tôt ! Quelle étrange sensation d'ignorer l'heure... L'essentiel avait été de savoir qu'il avait été apparemment possible d'arriver à destination avant la

tombée de la nuit. Comme la lumière du jour, la fatigue avait indiqué le temps passé. De plus grosses gouttes de sueur avaient commencé à couler sous ses aisselles. Ensuite, lorsque les pas étaient devenus moins amples, mais plus nombreux, d'autres encore plus grosses s'étaient mises à couler le long de ses tempes. Après quelques autres enjambées encore plus courtes et encore plus nombreuses, lorsque sa tête s'était alourdie, il la releva comme s'il s'était attendu à apercevoir quelque chose. Ainsi, il distingua à quelques mètres devant lui les silhouettes qu'il considérait comme le terme de son calvaire et le repos bien mérité après le passage de la ligne d'arrivée. Il esquissa alors un large sourire et releva bien haut la tête. Ce nouvel objectif atteint, il était soulagé et rassuré d'être enfin arrivé à destination avant la tombée de la nuit. Après avoir parcouru quelques kilomètres, il entra dans la ville. Il chercha alors le premier poste de police pour y demander l'autorisation de téléphoner, il n'avait plus le moindre souci sur lui. Pendant qu'il foulait le sol pavé, il regarda tout autour de lui et scruta les bâtiments qui longeaient les rues bordées d'arbres. De temps à autre, ses yeux se posaient sur les rails qui se trouvaient au milieu de la chaussée. Pendant qu'il continuait à chercher un commissariat, il avança sans tenir compte du regard des autres. Il ne pensait qu'à une seule chose : rentrer chez lui pour prendre une bonne douche et porter un seyant deux-pièces. Lorsqu'il

regarda une nouvelle fois devant lui, il aperçut au loin une enseigne lumineuse portant l'inscription « Police ». Une fois arrivé devant l'écriteau lumineux, il gravit quelques marches pour pénétrer dans le bâtiment, il souffla, soulagé d'avoir achevé sa longue marche. À peine eut-il franchi les portes vitrées coulissantes du bâtiment que des personnes à la mine patibulaire le déshabillèrent aussitôt du regard. Les plus menaçants, assis sur des bancs, étaient encadrés, le plus souvent par deux agents de police en uniforme, guère plus aimables qu'eux d'ailleurs. La plupart lui avaient à peine souri à son arrivée, ils l'avaient salué par simple politesse. Il avança jusqu'au comptoir surmonté d'un panonceau avec le mot « Accueil ». Après avoir atteint ce qui paraissait un bureau à deux niveaux, l'étranger aperçut derrière la partie la plus haute, on pouvait y poser ses coudes comme sur un comptoir, une charmante petite blonde qui leva la tête quand il l'interpella pour lui signifier sa présence. Il commença par lui présenter ses excuses pour la tenue qu'il portait. Une fois son identité déclinée, il lui expliqua qu'il n'avait aucun papier sur lui : il s'était retrouvé seul en pleine campagne et avait dû venir jusqu'ici à pied. Quand son interlocutrice lui demanda le numéro de téléphone d'une personne qui pourrait apporter des documents prouvant son identité, l'étranger lui communiqua celui de son avocat. Après cet appel, elle lui remit un ticket numéroté avant de l'inviter à aller s'asseoir à l'une des

places disponibles parmi les autres personnes qu'il avait aperçues à côté de l'entrée publique. Il se retourna dans cette direction et trouva une place vide juste à côté de cette même porte d'entrée. L'agent de police en uniforme qui n'avait cessé de surveiller le même individu assis à côté de lui occupait la place contiguë à celle laissée libre qu'il avait vue lors de son entrée. Soulagé de pouvoir s'installer au chaud après des heures de marche dans le froid, il s'y dirigea sans plus attendre. Il s'installa à côté de l'agent qui ne lui adressa pas le moindre mot, puis attendit durant de longues heures jusqu'à ce qu'un homme vienne le voir. Entrecoupés par un courant d'air frais qui entraînait dans le poste de police à chaque ouverture de la porte principale, des effluves de sueur, d'alcool et de tabac brûlé, parfois mêlés à une étrange odeur, défilèrent sous les narines de l'étranger. Parmi ce mélange d'exhalaisons répugnantes, s'en dégagait une, encore plus âcre, qui ressemblait à celle émanant des cigarettes roulées à la main fumées par des vagabonds ou de simples toxicomanes qui marchaient étrangement dans les rues. Lentement, ils avançaient d'un pas vers la gauche avant d'en faire un autre vers la droite. De temps en temps, ils se mettaient à prononcer des mots plus ou moins audibles sans aucune raison apparente. D'autres se mettaient à crier et à insulter tous ceux qu'ils croisaient. Alors qu'il était plongé dans ses pensées, il fut surpris par la silhouette d'un homme grand et fort qui s'était

approché. Après avoir salué très respectueusement l'étranger, le nouveau venu se présenta, c'était le commissaire ; il le convia à le suivre dans son bureau. Après avoir traversé de longs couloirs et emprunté un ascenseur jusqu'au dernier étage du bâtiment, l'étranger entra dans une vaste pièce moquetée suivi du commissaire qui entra à son tour et referma la porte derrière lui. Assis devant le bureau du commissaire qui versait du café dans deux gobelets en plastique, il attendit paisiblement le sien. Après avoir reposé la carafe, le fonctionnaire de police tendit un gobelet à l'étranger et alla s'asseoir dans son fauteuil derrière son bureau. Il informa l'étranger qu'il venait de recevoir un appel de son l'avocat confirmant l'identité de celui qui était arrivé seul, sale et fatigué dans les locaux de police. C'était sur son portable qu'il avait reçu le message contenant des documents qui attestaient de cette identité ainsi que des photos ; il finit de consulter l'écran tactile de son téléphone et posa quelques questions à celui qui lui faisait face. Après avoir écouté les réponses de son interlocuteur, le commissaire regarda une nouvelle fois son téléphone et comprit que la personne qu'il avait en face de lui correspondait bien à celle du message qu'il avait reçu. Le commissaire lui expliqua qu'il avait reçu des informations connues exclusivement par la personne assise en face de lui. Rassuré de ne pas avoir eu affaire à un imposteur, le commissaire lui proposa alors d'utiliser la douche installée dans le bureau.

Pendant que l'étranger se lavait, le commissaire partit retrouver l'un de ses agents pour lui demander un pull à col roulé, un pantalon, un caleçon, des chaussettes, des mocassins et un nécessaire de toilette. Quand l'étranger eut terminé sa toilette, il s'habilla avec les affaires propres déposées dans le bureau avant d'aller rejoindre l'officier de police dans le bureau de l'assistante de ce dernier. Après l'avoir remercié de lui avoir laissé utiliser la douche et de lui avoir procuré des vêtements propres, l'étranger demanda à ce dernier l'autorisation d'envoyer une note à l'adresse électronique qu'il lui dicterait, pour le remboursement des vêtements fournis. L'officier se tourna vers sa secrétaire pour lui demander d'envoyer un courrier à l'adresse électronique qu'il lui fit lire sur l'écran de son téléphone portable. L'étranger demanda ensuite au commissaire de se renseigner pour savoir quand atterrirait le jet qui viendrait le chercher à l'aéroport de la ville. Après avoir laissé à son assistante le numéro de l'aéroport et les références du vol, le commissaire quitta la pièce avec l'étranger. Ils descendirent dans les sous-sols du commissariat et l'officier de police ouvrit la portière de son véhicule à l'étranger pour que celui-ci prenne place à l'avant. Le chef de police se mit au volant et prit la direction de l'aéroport pour y déposer l'étranger. Une fois arrivés à destination, ils laissèrent la voiture, puis allèrent dîner. Ils décidèrent de s'installer le long des vitres de la salle à manger circulaire du restaurant de

l'aéroport. Ils s'arrêtèrent devant la table placée à la moitié de la paroi en verre puis le commissaire laissa le choix à l'étranger de s'installer face aux pistes illuminées. Avant de repartir, l'employé de restaurant qui les avait accompagnés à leur table demanda aux deux clients ce qu'ils souhaitaient boire avant de consulter la carte des menus. Comme le commissaire ne voulait pas prendre d'alcool en service, il proposa à l'étranger de demander une bouteille d'eau gazeuse pour eux deux. Ce dernier en commanda également une autre pour lui seul afin d'étancher cette soif qu'il n'avait pu satisfaire pleinement depuis qu'il avait franchi les portes du commissariat. Satisfait par le choix des boissons, l'étranger se mit à contempler le ballet des points lumineux clignotants des avions jusqu'à ce que le chef de la police finisse de parler au serveur. Lorsque ce dernier partit, l'officier de police tourna la tête vers lui et osa lui demander s'il pouvait lui poser une question personnelle. Oui, répondit l'étranger, qui n'avait pas voulu refuser. Le chef de la police voulait savoir pourquoi il s'était présenté au commissariat avec des vêtements aussi sales comme s'ils avaient traîné dans la terre et avaient été portés pendant plusieurs jours. Sans lui laisser le choix, l'étranger tint d'abord à demander à son voisin de table d'adresser une note de frais à l'adresse électronique indiquée, pour son remboursement. Ensuite, il poursuivit et précisa qu'il avait été déposé en pleine campagne après avoir eu les yeux bandés. Il

lui raconta qu'il avait marché ensuite pendant de longs kilomètres jusqu'au commissariat. Le commissaire reposa son verre et lui demanda pourquoi il n'avait aucun équipement de randonnée sur lui. L'étranger lui rétorqua qu'il avait voulu savoir s'il était encore capable de se sortir d'une telle situation par ses propres moyens, sans avoir recours au moindre équipement technologique, comme un téléphone portable ou un simple navigateur. L'étranger se rappela un souvenir d'enfance et le confia à son voisin de table : il s'amusait souvent avec son frère cadet à construire des cabanes dans les bois. Après une écoute attentive, le commissaire proposa de choisir des plats dans les menus avant de faire part de leur choix au serveur. Pour remplir son ventre vide, l'étranger opta pour la plus copieuse des salades, une épaisse entrecôte accompagnée de légumes mijotés et puis même une part de gâteau au chocolat. ! Enfin, il sélectionna un vin rouge pour la viande et un mousseux brut pour son dessert. Quand le serveur arriva, il lui fit part en premier de son choix avant la commande de l'officier de police. Pendant que ce dernier annonçait à son tour qu'il désirait une assiette de poisson cru, une soupe de poisson et un thé à la fin du repas, l'étranger regarda une nouvelle fois se mouvoir les lumières multicolores à l'extérieur autour du restaurant panoramique de l'aéroport. Après le départ du serveur reparti transmettre les commandes aux cuisines, le commissaire demanda à l'étranger

pourquoi il avait voulu s'engager à l'aventure, comme ça, sans préparatifs. L'étranger lui répondit alors que c'était précisément ça le but recherché. Il voulait vivre, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, cette sensation de liberté totale qui pouvait peut-être même lui permettre de tester ses capacités à survivre par lui-même. Il voulait évaluer ses propres forces en situation réelle. Il n'avait plus eu l'occasion de le faire depuis bien trop longtemps. Il voulait savoir de quoi il était encore capable. Il voulait savoir jusqu'où elles pouvaient l'amener. Il voulait savoir s'il aurait pu résister aux conditions de vie qu'avait connues son grand-père. Toute sa vie, il avait vécu dans le confort sans vraiment se rendre compte s'il était capable de vivre comme ceux qui possédaient bien moins que lui. Il avait osé vivre cette folie pour se retrouver seul avec lui-même. Il voulait savoir s'il saurait s'imposer des conditions presque aussi dures que celles des ermites. Il connaissait à présent ses propres limites, elles lui avaient montré jusqu'où il avait pu aller. Lui, pauvre, n'aurait pas survécu bien longtemps. Lorsque le serveur revint pour apporter les entrées, l'étranger repensa à son grand-père. Alors qu'ils commençaient à déjeuner, ce dernier recommença à parler au commissaire et lui confia à nouveau ce qu'il gardait sur le cœur : il donnait raison à son grand-père qui avait bien compris que son petit-fils n'était pas fait pour travailler avec ses muscles. Il interrogea ensuite le chef de police sur les raisons qui l'avaient amené à

travailler dans cette administration. Le parcours commun à la plupart des fonctionnaires d'État, lâcha alors l'officier. Vers la fin de ses études de droit, il avait préparé le concours administratif pour devenir commissaire. Seul son passé de sportif de haut niveau l'avait un peu démarqué des autres étudiants destinés à faire carrière dans le secteur public. Parallèlement à ses études universitaires, il s'était entraîné pour préparer les Jeux olympiques où il avait réussi à décrocher une médaille de bronze. Dans quelle discipline ? Le chef de la police confia à l'étranger qu'il avait pratiqué le karaté pendant une dizaine d'années avant les jeux. Après des débuts en catégorie légers, il avait rejoint celle des poids moyens. Les deux convives continuèrent à échanger sur leur vie jusqu'à la fin du repas, puis après avoir réglé l'addition, ils filèrent flâner dans le hall de l'aéroport. Tous deux continuèrent leurs discussions sur la randonnée et le karaté jusqu'à ce que le commissaire consulte son portable qui s'était mis à vibrer dans sa poche. Après un coup d'œil jeté sur l'écran de son téléphone, le chef de la police annonça joyeusement à l'étranger que son avion venait d'arriver. Pendant qu'ils se dirigeaient vers la porte d'embarquement, le commissaire remercia son interlocuteur pour cette très agréable soirée. Il lui avoua s'être senti parfois bien seul depuis la perte de sa femme et de leur fille unique. En plein service commandé, il avait reçu un appel pour le prévenir que son épouse et leur enfant avaient été

victimes d'un accident de la route. Depuis, il avait demandé à travailler le plus souvent possible de nuit pour éviter de retrouver son logement devenu vide sans elles en fin de journée. Pendant ce récit, tous deux arrivèrent devant le seul comptoir sans file d'attente. Ils saluèrent l'employé puis le commissaire lui tendit sa carte de police en expliquant qu'il accompagnait l'homme qui se tenait à ses côtés et il le présenta. Il remit ensuite un document imprimé de son avocat qui attestait de l'identité de ce dernier. Après avoir enregistré l'étranger dans le fichier informatique des départs, l'employé l'invita à emprunter le couloir situé derrière le comptoir. Le commissaire déposa alors son arme avant de passer le portique de sécurité avec lui. Passé en dernier, le chef de police récupéra son pistolet avant de rejoindre avec lui le long couloir. Ils descendirent ensuite par un escalier roulant et s'arrêtèrent devant une porte vitrée qui donnait sur les pistes. L'étranger serra alors longuement la main de son compère en lui prenant le bras avec l'autre. Le commissaire posa alors son autre main sur celles qui s'étaient jointes. Après s'être souhaité bon courage pour les jours futurs, ils se saluèrent une dernière fois. Le commissaire reprit un escalier roulant après que le voyageur eut poussé la porte vitrée. Au moment où un courant d'air lui fouetta le visage, l'étranger esquissa un sourire qui s'exagéra malgré le froid. Heureux de retourner dans son pays, il se dépêcha de monter dans l'avion en face

de lui. Après avoir gravi un escalier mobile, il y entra et salua un employé qui l'avait salué avec déférence. Pendant que dernier refermait la porte de l'avion, il rejoignit l'arrière de l'appareil. Après avoir traversé un salon aménagé avec des placards et des fauteuils en cuir beige, l'étranger ouvrit une armoire dans laquelle il prit des vêtements propres exclusivement blancs ainsi qu'une paire de mocassins assortis. Il entra ensuite dans une petite salle de bains où il déposa le complet, ainsi que le tee-shirt, caleçon et paire de chaussettes qu'il venait de prendre. Il mit de la musique avant de se déshabiller puis se doucha. Une fois lavé, il enfila le caleçon propre et se rasa avant de finir de se rhabiller avec ses vêtements frais. La chaîne hi-fi arrêtée, il quitta la salle de bains pour se lover confortablement dans l'un des fauteuils. Il chercha dans un compartiment sous un des hublots de l'appareil où étaient rangés des livres. Il en prit un et commença à tourner la première de couverture. Il lut la seule phrase de la page qu'il avait sous les yeux. Elle prétendait que les sortilèges étaient faits pour tromper. Il tourna ensuite les suivantes jusqu'à la première du premier chapitre. Lorsqu'il l'eut atteinte, il commença à déchiffrer en silence le premier paragraphe qui décrivait une forêt peuplée de tout petits êtres pas plus grands qu'une canette de soda de trente-trois centilitres qui portaient en permanence un bonnet pointu. Pendant qu'il continuait sa lecture, l'employé qui avait refermé la seule porte ouverte de

l'avion, fit irruption et annonça très poliment que l'appareil allait décoller. L'étranger qui avait relevé la tête pour remercier celui qui venait de le prévenir jeta un œil vers le hublot proche de lui. Dans la nuit noire, il aperçut les lumières de la piste qui se mirent à défiler de plus en plus vite sous ses yeux. Lorsqu'elles semblèrent s'éloigner pour devenir de minuscules points lumineux, il ressentit une légère et indescriptible sensation au creux de l'estomac, ses oreilles se bouchèrent jusqu'à ce qu'il avale sa salive. C'était toujours pareil : à chaque décollage, il ne pouvait s'empêcher de ressentir cette sensation qu'il réussissait à faire disparaître en soufflant profondément comme pour vider ses poumons de tout l'air qu'ils contenaient. Cette fois-ci, il n'avait pas pensé à le faire. À l'extérieur, les premières lumières visibles étaient les points, alternativement, rouges et verts au bout des ailes du jet. Vers le bas, les points lumineux de la piste disparaissaient progressivement vers l'arrière et d'autres apparaissaient quand on relevait la tête et que l'on regardait dans le prolongement des ailes. Ces lumières ressemblaient, de très loin, à celles des immeubles collés les uns contre les autres, de l'autre côté de l'océan, dans une ville réputée pour ne jamais s'éteindre. Tandis que l'étranger repensait à son pays où l'attendaient sa maison et son bureau où il avait laissé tous ses papiers d'identité avant de partir pour se retrouver incognito dans une autre contrée, il passa son annuaire sur sa

joue pour y enlever la larme qui avait coulé. Jamais auparavant il n'avait pleuré à l'évocation du pays dans lequel il vivait. Que lui était-il arrivé ? Il avait fallu qu'il se mette à pleurer après être devenu un jeune homme d'affaires avisé. Qu'auraient pensé son grand-père et sa mère s'ils l'avaient vu essuyer cette larme ? Tous deux, et peut-être même davantage sa mère, lui avaient appris à n'accorder aucune indulgence à qui que ce soit et surtout pas en affaires. C'est elle qui lui avait martelé que ceux qui ne faisaient pas partie des prédateurs étaient des proies. Elle lui avait appris à manger et à tout mettre en œuvre pour ne pas l'être. Ce n'était pas les prédateurs qui étaient cruels, c'était la vie qui l'exigeait. Seuls les plus forts avaient survécu, permettant ainsi de perpétuer la survie de leur espèce. Parce que sa mère était d'abord une femme avant d'être la vice-présidente d'une grande entreprise, elle lui avait montré, de par ses fonctions, que les hommes n'étaient pas toujours les plus forts. Tout comme l'avion dans lequel il était assis, l'étranger releva le bout de son nez vers de nouveaux horizons que lui seul pouvait entrevoir. Sans se retourner pour regarder derrière lui, il allait devoir continuer à agir en unique artisan de son avenir comme tous l'avaient fait avant lui. Parce que ses congénères devenaient toujours plus nombreux, l'étranger allait pouvoir continuer à compter sur de nouveaux futurs coéquipiers.

Première partie

Les clefs du succès

